

COMBAT DE LA BOUFFONNE.

28 OCTOBRE 1694.

Les deux autres officiers, MM. de la Maisonneuve et de La Croix, étaient aussi dans leur habit de bataille, on pourrait dire dans leur habit de cour et de fête, car les plus beaux canons, les rabats du point le plus délicat, les nœuds d'épaules les plus éclatans rehaussaient l'éclat de leur costume d'uniforme, dont le surtout bleu de roi tranchait vivement sur l'écarlate du pourpoint et du haut-de-chausses. Seulement, de riches armes étaient un accessoire dont ces messieurs n'avaient pas l'habitude de se parer quand ils allaient dans quelque cercle du Marais, à l'audience du ministre, ou à la présentation dans le salon de la Paix, à Versailles.

Les maîtres avaient fait comme leurs officiers, mais les matelots ne les avaient point imités. Le costume le plus commode, le plus simple, était celui qu'ils avaient choisi.

« Il y aura de l'ouvrage ! avait dit un plaisant, quand les mots : Bas les branles ! s'étaient fait entendre, et un autre avait ajouté, en enfonçant son bonnet sur sa tête, et en retroussant les manches de sa chemise de laine à la flamande : Oui, et le bon ouvrier doit se mettre à son aise, qui veut battre vigoureusement le fer. »

Ses camarades avaient presque tous imité celui-là ; et en un instant chacun avait dépoilé, bien que la brume d'octobre fût froide et humide, quelque partie du vêtement épais et lourd dans lequel il était enveloppé pendant le quart. C'est que le sang circulait vivement à cette heure dans les artères de tous ces jeunes hommes ; c'est qu'à l'ennui d'une promenade monotone sur les passavans, ou d'un repos engourdissant sous le château-gaillard, avaient succédé tout d'un coup l'émotion, la joie fiévreuse, l'espoir et l'anxiété.

A voir ces hommes, le tapebord (1) sur l'oreille, le col dégagé, la camisole bas, les reins serrés dans deux ou trois tours d'une étamine de couleur rouge, la moustache retroussée, le sabre, le pistolet ou le mousquet au poing, on eût cru se trouver au milieu d'un équipage de pirates, plutôt que parmi des matelots de la marine royale.

Le tems se passait, et la brume toujours constante semblait malicieusement épaissir son rideau pour empêcher M. de Vezansay de savoir enfin à qui il allait avoir à faire. Le garçon du timonier venait, de piquer la cloche pour midi ; maître Jean Benoit, en l'absence d'un aumônier avait, le chapeau à la main, entonné l'*Ave-Maria* ! et l'équipage de la *Bouffonne* le répétait après lui avec une ardeur dévote qui ne lui était pas habituelle, mais qu'expliquait fort bien la situation grave où tant d'âmes un peu compromises se trouvaient pour le moment. Aucun des marins de la *Bouffonne* ne redoutait la mort, parce que la mort est glorieuse sur le pont d'un navire portant le pavillon de France ; c'était la mort sans absolution qu'ils craignaient tous. Les examens de conscience se poursuivaient donc sérieusement d'un bout du bâtiment à l'autre, quand une voix, partie de la hune de beaupré, cria : « Les voilà ! les voilà ! Je les vois dans la brume ! nous les gagnons ! »

Un mouvement électrique anima subitement tous ces gens qu'un retour sérieux sur eux-mêmes avait comme anéantis un moment. Un bon signe de croix, une vive apostrophe au saint patron que chacun avait l'habitude d'invoquer dans le péril, les noms de Jésus et de Marie prononcés avec amour, avec espérance, et la vie bruyante recommença sur la frégate.

On s'était assez rapproché des vaisseaux signalés le matin pour que, dans une éclaircie, on les reconnût bâtimens de guerre. Leurs formes, la coupe de leurs voiles, disaient à tout ce qui sur la frégate avait l'habitude de juger par l'extérieur, que ces navires appartenaient aux Provinces-Unies. A ceux qui en auraient pu douter, la brume s'étant à la fin dissipée, le doute ne fut bientôt plus permis ; car, tous ensemble, les six vaisseaux hissèrent à leurs bâtons de pavillon l'enseigne aux trois bandes horizontales orangée, blanche et bleue.

Cet instant était décisif. Quel parti allait prendre M. de Vezansay ? Tous les regards étaient tournés sur lui ; il fallait qu'il n'hésitât pas, car les momens étaient précieux.

— A vos postes, enfans ! la mousqueterie sur les châteaux et entre les pièces ! Attention, les canonniers de babord !

M. de la Main-Ferme avait passé sur l'avant. Il regardait les premiers vaisseaux de l'escadre hollandaise qui avaient forcé de voile en même tems que la frégate, et, en hochant la tête, il disait au contre-maître de quart :

« Ils nous gagnent et nous ne parviendrons jamais à les dépasser. Nous ne couperons pas non plus leur ligne, parce qu'elle est serrée. Si nous nous y hasardons, nous serons pris entre deux vaisseaux comme un hareng dans les mailles du filet dont il veut sortir. Ce sera une belle chose, tout-à-l'heure, que notre position ! Certes, pour qui aime le feu, il fera chaud à souhait ! Au reste, voilà déjà huit ans que j'ai le brevet d'enseigne ; vive cette journée, si elle m'apporte un brevet de lieutenant ! Que Dieu m'y aide un peu, et M. de Pontchartrain fera le reste, j'espère ! »

Le canon hollandais mit fin à ce petit monologue que le contre-maître écouté d'une oreille fort distraite. Les trois premiers vaisseaux commencent l'attaque, et la *Bouffonne* ne fait pas attendre sa riposte. Les neuf canons de 6 qui composent toute sa batterie couverte de babord, car le dixième est au sabord d'arcasse, en retraite et tout armé pour le cas où le bâtiment fera une arrivée forcée ou volontaire, les cinq petits canons de 4 du passavant et des gaillards font bravement leur jeu. Un coup n'attend pas l'au-

(1) Nom d'un bonnet dont la partie postérieure se rabaisse comme un couvre-tête jusque sur la naissance des épaules.

tre, et tous les coups comptent, car c'est à la portée du pistolet que les Hollandais ont ouvert leur feu.

Les premiers boulets ennemis ont été heureux, le petit mât de hune de la *Bouffonne* est tombé de cette volée.

La mousqueterie et le canon français font des merveilles. L'ardeur des canonniers et des mousquetaires est telle, leur habileté est si grande, que les trois vaisseaux sont contraints de laisser arriver pour se rajuster et reprendre haleine. Mais, ils ne quittent pas le champ de bataille sans avoir fait de graves avaries à la frégate. Son gréement est haché par les anges ou boulets enchaînés, sa mâture est ébranlée ; elle ne peut plus manœuvrer. La voilà comme un ponton, allant au gré du vent et de la mer.

Cependant sur ce ponton ce ne sont plus des hommes qui luttent, ce sont des demi-dieux. Les coups se pressent, les artilleurs se multiplient et font des rages. Les trois derniers vaisseaux des Provinces n'osent pas venir par les travers de ce petit navire qui se défend comme une grande et terrible forteresse. Lui présenter le côté serait dangereux, ils restent donc un peu en arrière de ce faible et vaillant ennemi qu'ils veulent réduire, et le combattent par la hanche. Le feu de la *Bouffonne*, loin de diminuer, prend une activité nouvelle ; les assaillans n'osent avancer, la mousqueterie et le peu de canons que M. de Vezansay peut opposer à ses formidables adversaires font des victimes sur le passavant des Hollandais.

Un cri de : *Vive le roi !* se fait entendre alors non loin du capitaine, sur la dunette. C'est M. de La Borde de La Main-Ferme qui, au moment où il mettait son mousquet en joue pour la centième fois, visant quelque obstiné tireur du vaisseau le plus voisin, tombe, frappé aux reins d'un éclat du couronnement enlevé par un boulet. On le relève, on veut l'emporter, il ne permet pas qu'on l'arrache à ce théâtre sur lequel il peut jouer encore un rôle. Le chirurgien appelé accourt : la blessure est grave, mais elle ne sera pas mortelle ; un pansement fait à la hâte étanche le sang et rapproche les chairs déchirées. M. de la Main-Ferme ne pourra plus tirer debout, il s'assoit sur le coffre aux pavillons et se faisant d'un chandelier de batayolle une fourchette pour son mousquet, il continue son tir, tranquille comme s'il était à un carrefour de la forêt de Marly, abaitant tout ce que les piqueurs et les chiens envoient de gibier dans le vaste cercle dont les balles de sa carabine peuvent tracer les rayons.

Les trois vaisseaux commencent à se lasser d'une résistance qu'ils ne pourront pas vaincre ; leur feu tombe par degré. La *Bouffonne* va donc être abandonnée ? Non.

Les trois premiers navires, qui s'étaient éloignés, ont viré de bord pour venir au secours de leurs nationaux qui plient. De ces trois bâtimens, un se porte à l'avant de la frégate, un autre à la hauteur de sa hanche droite, le troisième vient se mettre par son travers à tribord.

Le combat reprend avec une vigueur nouvelle, et cette fois c'est des deux bords que la *Bouffonne* arme ses batteries et garnit ses pavesades de mousquetaires. Les cent hommes de l'équipage, fatigués déjà par quatre heures d'un combat furieux, suffisent encore à tout. Les volées succèdent aux volées ; les canons brûlans sont mouillés et puis recommencent leurs attaques. La ceinture de vaisseaux qui entoure la frégate est trouée de toutes parts. Si les mâts, les vergues, les manœuvres de la *Bouffonne* sont criblés, il en est de même à bord de presque tous les navires ennemis.

M. de Vezansay est décidé à faire couler bas plutôt que d'amener son pavillon ; il a fait connaître sa résolution à ses gens, qui en ont accueilli la nouvelle par des clameurs joyeuses. Cependant M. de Vezansay a déjà reçu une mousquetade dans le bras gauche ; mais il a tendu son bras au frater qui l'a bandé et mis en écharpe, et brandissant son épée de la main droite il a fait signe à son monde qu'il faut faire un dernier effort.

Un vaisseau tente de venir à l'abordage, la mousqueterie le repousse. Un autre se présente à son tour, et à son tour, il est obligé de faire retraite. Rien n'abattrà donc ce courage et cette force sans cesse renaissante ? Rien.

La nuit vient pourtant. Voilà six heures que l'on se bat ; le soleil est couché ; continuera-t-on cette lutte étrange pendant la nuit ? La *Bouffonne* n'aurait pas le choix. Quand elle voudrait se retirer du champ de bataille, par ses avaries, elle est clouée au centre de cette circonférence bordée de 50 pièces de canons braqués sur elle. Ce n'est pas elle qui se lassera, ce sera son ennemi.

En effet, le voici qui manœuvre pour s'éloigner du feu. Cinq des vaisseaux prennent le large, mais le sixième s'obstine ; il évolue pour passer sous le beaupré de la frégate, et, en passant, il lui envoie toute une volée en enfilade. Mais un instant il présente son travers à M. de Vezansay qui profite de sa faute, et lui fait donner une bordée si heureuse qu'il est obligé de virer aussitôt lof pour lof et de s'en aller, pompant des deux bords, car une voie d'eau a été ouverte à la flottaison.

La *Bouffonne* est seule enfin ! elle peut éteindre ses bouterfeux, compter ses blessures, et se reposer un moment, car si son énergie n'est pas abattue, ses forces sont à bout. Elle a toute la nuit pour se réparer un peu et reprendre sa route.

Le premier soin du capitaine est de faire assembler son équipage pour constater les pertes et remercier ses braves de leur vaillante défense. L'écrivain fait appel sur le pont. Celui qui répond le premier c'est M. La Roche de Vezansay, blessé de deux coups de mousquet, l'un au bras gauche, l'autre à la cuisse du même côté. M. de La Borde de la Main-Ferme répond à son tour ; il est soutenu par son domestique et un jeune mousse de charabre. Sa blessure aux reins l'empêche de marcher, mais il sent qu'aucune lésion sé-